

ANDRE MIQUEL

AVEC LA COLLABORATION D'HENRY LAURENS

**L'ISLAM
ET SA CIVILISATION**

ARMAND COLIN

Cet ouvrage a été publié dans la collection « Destins du Monde »,
dirigée par Fernand Braudel.
La cartographie est due à Serge Bonin.

Illustration de couverture : © British Library Board. All Rights Reserved /
Bridgeman Images

Mise en page : Belle Page

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés
pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé
afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 %
de nos livres en France et 25 % en Europe
et nous mettons tout en œuvre pour augmenter
cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos
ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

©Armand Colin Éditeur, Paris, 1977

©Armand Colin/HER, Paris, 1990

© Armand Colin/VUEF, Paris, 2003 pour la septième édition

© Armand Colin, 2023 pour la nouvelle présentation

Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur

11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com

ISBN 978-2-200-63528-2

Introduction à une histoire planétaire

L'islam est une histoire immense : ni plus ni moins que quatorze siècles ou presque et, pour les huit premiers d'entre eux, jusqu'aux grandes découvertes, autant dire le tiers du monde connu.

Nous pardonnera-t-on de l'enfermer en si peu de pages ? Mieux que quiconque, l'auteur a mesuré ce qu'un pareil projet avait de présomptueux, même d'irréalisable. Pouvait-on refuser au lecteur la trame même de cette histoire, avec ses noms, ses faits, ses dates ? On est tenté, bien sûr, de dire non, mais le livre, riche de plus de vie, eût alors risqué de s'y perdre.

Le parti retenu est peut-être le pire, et le seul néanmoins. Sans descendre dans le détail d'une histoire événementielle extraordinairement fourmillante et même instable, on en a retenu ce qui pouvait, à défaut de résoudre les innombrables problèmes qu'elle pose, étayer une réflexion sur son « destin » : celui de l'islam, mais tout autant, à travers lui, le « destin du monde », que l'islam suit, assume, parfois commande.

Insuffisances et partis pris de la tradition historique

Malgré quelques beaux succès, malgré les promesses de son archéologie et de son épigraphie, l'histoire de l'islam reste encore mal connue. Par la faute, d'abord, de l'histoire elle-même : révoltes sociales, irruptions barbares et zèles religieux se sont ici relayés ou conjugués pour ruiner des villes entières, disperser leurs archives, incendier les bibliothèques. Il fallait bien, dira l'historien, travailler avec ce qui restait. Certes, mais on voit le danger : réduire l'histoire à ce qui en est connu, ou même, sans aller jusque-là, prendre le mieux connu pour le plus important. Un exemple : pour sonder, en ses toutes premières ébauches, ce phénomène majeur et de portée universelle qu'est l'islamisation du continent noir, nous ne disposons que de rares textes, même pas : la valeur, au plus, de quelques paragraphes.

Ambitions des ethnies

Au reste, les hasards de l'histoire ne sont pas seuls en cause : chaque ethnie de l'Islam se trouvait naturellement portée, on s'en doute, à considérer celui-ci de son point de vue à elle. D'où le danger des tableaux fragmentaires, laissant en dehors telles ou telles parcelles de l'ensemble Islam, les plus larges, les plus ambitieux risquant, en tout état de cause, d'être faussés, gauchis par la perspective initiale de l'écrivain.

Prenons le cas, exemplaire, des Iraniens : ceux-là sont détenteurs d'une solide tradition historique et nationale, qui fait de la Perse le centre des terres habitées, et de son passé un des moments essentiels de l'aventure humaine. Pour certains d'entre eux, l'Islam ne sera guère qu'une phase de cette histoire, mondiale et nationale à la fois. D'autres, plus engagés peut-être dans la religion nouvelle, en feront l'aboutissement parfait, le point d'orgue. Mais tous ou presque, à un degré quelconque, refuseront l'accaparement du message islamique par la seule ethnie arabe, tous ou presque revendiqueront, de toute l'autorité que leur confère une tradition multiséculaire, les droits d'un Islam pluriracial et même plurilingue : ce sera le conflit entre les Arabes et les autres, ceux qu'on appelle les « Ajam ». Il est facile d'imaginer les partis pris, voilés ou non, d'une littérature née dans une pareille atmosphère de controverses, parfois de combats.

Écoles et partis

Pour d'immenses portions de cette histoire, toute notre connaissance passe par des textes écrits en arabe : on ne nous en voudra pas de parler d'eux un peu plus longuement. Beaucoup sans doute, et non des moindres, sont dignes de la plus grande estime, même si le climat évoqué plus haut nous incite à les lire avec un minimum d'esprit critique : prudence d'autant plus nécessaire que langue arabe ne veut pas dire, tant s'en faut, *écrivain* arabe, que bien souvent au contraire l'idiome né du Coran, transformé par la suite en instrument de communication et de culture, a servi à ceux-là mêmes qui en contestaient le monopole.

Mais laissons ces considérations. Il en est d'autres, qui du reste les recourent, touchant cette fois aux croyances des multiples écoles de l'Islam. Ici, le politique et le religieux interfèrent sans fin et, sans fin, imprègnent les œuvres. Littérature, donc, de partis pris ou d'apologétique, nous dirions engagée si le terme, pour le contexte qui nous occupe, ne manquait de nuances, s'il n'évoquait des options par trop tranchées, incompatibles avec celles de nos auteurs, diversifiées, elles, jusqu'à l'infini, parfois simples tendances, choix hésitants ou à peine esquissés, convergeant ou divergeant sur d'infimes points de détail, et riches en définitive de tous les dosages qu'un croyant peut opérer à partir d'une poussière d'écoles.

N'allons tout de même pas trop loin. Au-delà de ces nuances multiples, on retombe vite sur un clivage essentiel : celui qui distingue le sunnisme, gardien de la tradition du Prophète, et le chîisme, lequel précise cette tradition par le personnage et la descendance d'Alî, compagnon, cousin et gendre de Muhammad

(Mahomet). On peut trouver, certes, à l'articulation des deux groupes, des modérés soucieux de rapprochements, voire de synthèses. Dans l'ensemble toutefois, les nuances évoquées se situent plutôt, il faut y insister, à l'intérieur de chacun des deux camps, de part et d'autre de cette grande coupure en deux blocs, si vivace dans l'histoire comme dans la conscience de l'Islam.

Il n'est pas un genre de la littérature arabe où cette coupure, précisément, apparaisse mieux que dans l'histoire, illustrant à merveille les difficultés qui en résultent pour une appréciation objective des phénomènes de l'Islam. En leur majorité, les historiens arabes sont sympathisants chiïtes et, à ce titre, défavorables à ceux que le chiïsme définit comme usurpateurs des droits de la descendance d'Alî : les califes umayyades de Damas. Ainsi, un siècle entier, le premier de l'histoire de l'Islam, celui de sa jeunesse triomphante, ne nous est connu, au niveau de ses chefs, qu'à travers une tradition généralement réservée ou hostile.

Habitudes culturelles

D'autres limites à une connaissance en profondeur du monde de l'Islam tiennent aux conditions du milieu culturel dans lequel les témoignages écrits ont pris naissance. Par bien des côtés, la littérature arabe est, comme d'autres, une littérature de classe : entendez une classe cultivée et aisée, qui suscite les œuvres, les écrit et s'y reflète, seule ou presque. En tout cas, elle s'intéresse peu au quotidien et fait sa joie de récits exemplaires, d'événements exceptionnels, de grandes questions juridiques, religieuses ou grammaticales, de débats poétiques. Mais sur les masses paysannes, les confréries de métiers, les techniques, les échanges, et tant et tant de ces rubriques à ras de terre qui sont l'essentiel de l'histoire, notre faim reste inassouvie.

En outre, comme l'Orient, Irak en tête, est alors tenu pour le berceau et le modèle de la culture, il s'ensuit que le pays de l'ouest, le Maghrib, est trop souvent le parent pauvre des textes, une sorte de marge de l'Islam, « la manche du vêtement », comme dit un auteur. Bien sûr, on parle de lui, parce que, tout de même, c'est encore l'Islam et qu'on ne peut pas le passer sous silence, mais par rapport à l'énorme masse des données orientales, on ne fait guère, à ce malheureux Maghrib, qu'un sort.

Ce ne sont là que quelques-unes des préventions nourries par la tradition littéraire, mais on pourrait rappeler encore, par exemple, que, soucieuse de faits marquants et curieuse de « curiosités », cette tradition se préoccupe finalement moins de ce qui unit les pays que de ce qui les distingue, moins d'échanges et de produits de base que de plantes, de denrées ou d'articles spécifiques de telle ou telle région à l'exclusion de telle autre. Ainsi le tableau risque-t-il d'être faussé à tout moment par une optique qui désavantage la production quotidienne au profit de quelques célébrités dont elle fait ses chevaux de bataille. D'où une série de replis successifs : c'est ainsi que le fer et les autres métaux utilitaires sont moins connus que l'or ou les pierres précieuses ; que les plantes vivrières et traditionnelles le cèdent aux plantes nouvelles ou rares, industrielles ou médicinales ; mais qu'à son tour l'agriculture, souvent méprisée, s'efface en

bloc derrière l'artisanat, et l'artisanat de base, enfin, devant l'artisanat de luxe, celui des étoffes notamment.

Encore un exemple, le dernier : la tradition arabe vit sur la distinction entre l'impôt noble, le foncier, dont historiens et géographes nous entretiennent au fil des pages, et l'impôt vil, celui qui frappe les multiples opérations de commerce, la taxe indirecte et impopulaire, sur laquelle on jette volontiers un voile pudique ou dont, à l'inverse, on exagère les montants et les méfaits.

Soit, dira-t-on, mais au moins connaissons-nous bien, pour reprendre cet exemple, la situation de l'impôt foncier. En vérité, il en est ainsi seulement lorsque nous connaissons l'information d'un auteur pour sérieuse, puisée directement aux archives de son temps. Mais pour un cas aussi privilégié, combien d'autres où joue à plein la règle des emprunts successifs, faisant réapparaître, d'un écrivain à l'autre, des chiffres ou des données inchangés en dépit des fluctuations de l'histoire ! Autant ce procédé, appliqué à de nombreux thèmes, est pain bénit pour le sociologue, qui peut étudier à travers eux les lignes de force des mentalités et des cultures, autant il désespère l'historien, désireux d'atteindre, au-delà des représentations de la réalité, cette réalité elle-même.

Faiblesses de l'orientalisme traditionnel

Sans doute ce tableau des insuffisances est-il poussé au noir et trop systématique, dans son désir de les illustrer par des cas exemplaires, donc plus ou moins marginaux. Il reste qu'on peut s'expliquer ainsi certaines tendances de l'orientalisme, trop enclin à se laisser mener là où le conduisait, à travers ses préférences ou ses faiblesses, la tradition venue de l'est.

C'est un fait, par exemple, que l'histoire de l'Islam a trop souvent été celle des sectes religieuses ou des dynasties, et qu'elle a trop longtemps pris son parti des lacunes de la documentation, en négligeant de poser, à défaut de les résoudre, quelques-uns des plus grands problèmes économiques et sociaux que l'Islam ait connus. Semblablement, on peut se demander si, jusqu'au xx^e siècle, l'histoire de l'Afrique du Nord et même de l'Espagne a suscité autant de vocations que le méritait la place réelle, objective, de ces deux ensembles dans le devenir de l'Islam. Certainement pas, du moins si on compare les résultats à la somme des données accumulées sur l'histoire de l'Orient, qui se taillait, elle, chez les savants européens, véritablement la part du lion.

Autre comparaison, autre étrangeté : il est difficile de nier que le chi'isme, qui n'est qu'un volet de l'Islam, ait bénéficié en priorité des effets de la recherche en Occident, tandis que l'Islam aujourd'hui majoritaire, celui du sunnisme, a dû finalement attendre une époque très récente pour qu'on lui assigne globalement sa vraie place – immense, on s'en doute – sur la courbe du mouvement.

Arrêtons là ces exemples. Que l'histoire de l'Islam en général ou celle, plus particulière, des pays et des institutions, administratives, juridiques, fiscales

ou autres, aient été longtemps soumises à des points de vue trop fragmentaires ou exclusifs, non, rien de tout cela n'autorise à tenir pour négligeable l'œuvre des pionniers, dont les mérites furent en leur temps remarquables, ni à nier que se fasse jour désormais un souci de plus en plus marqué d'aller à une histoire renouvelée, une histoire en profondeur, une histoire totale. Autre signe des temps : l'orientalisme n'est plus le monopole de l'Occident. D'année en année, l'Islam délègue un nombre de plus en plus grand de ses fils pour découvrir son passé qui, ainsi exploré de l'intérieur, ne peut manquer d'en être enrichi.

Sans doute les résultats obtenus laissent-ils subsister d'immenses zones d'ombre, devant lesquelles toute réflexion sur l'histoire de l'Islam ne peut, selon les cas, que se nuancer ou se cuirasser résolument de prudence. Mais quoi ! Si la nuit nous dérobe encore des pans entiers de la citadelle, elle ne réussit plus à en obscurcir totalement les contours.

Paliers de l'Islam

Islam ou Islams ? La question s'est posée tout au long de l'histoire et se pose encore. C'est un fait que le terme unique d'Islam recouvre en réalité des écoles, des pays, des moments fort différents parfois les uns des autres. Mais, justement, il les recouvre, depuis toujours : indice, au-delà des divergences, d'une profonde unité qu'il faudra bien s'essayer à découvrir.

Islam communautaire et Islam des nations

L'Islam est, d'abord, multiple dans l'espace : pour ne prendre que ceux-là, il y a un Islam du désert, un Islam des villages, un Islam des cités. Multiple aussi dans le temps : Islam des origines, Islam classique, Islam réformiste du XIX^e siècle. Multiple enfin par ses écoles : Islam khârijite, Islam chî'ite, Islam sunnite, chacun avec ses sous-ensembles. N'oublions pas, ici comme pour toute autre religion, les distinctions à établir selon les ethnies, les catégories socio-professionnelles, les niveaux de culture, les rapports avec des religions préexistantes.

Tout cela compose, à l'ombre inchangée des minarets, des nations différentes ou, à défaut, des aires homogènes et bien individualisées. Citons l'Afrique du Nord montagnaise, refuge de l'indocilité berbère et du khârijisme ; l'Inde multiple, où l'Islam dialogue avec la religion traditionnelle ; l'Égypte, dont la conquête arabe et l'Islam, chî'ite ou sunnite, n'ont pas compromis, tant s'en faut, la vocation de transitaire du grand commerce mondial ; la Turquie, vigoureusement soudée par sa langue et son sunnisme hanafite ; l'Afrique Noire, à l'Islam original, souvent mâtiné d'animisme ; enfin, la Perse chî'ite, cette inlassable séductrice de ses conquérants, cet inépuisable réservoir d'artistes et de fonctionnaires.

Credo, loi et vie quotidienne

À l'intérieur de chacun des groupes ainsi constitués tout au long de l'histoire de l'Islam et sous sa bannière, l'Islam lui-même n'est pas isolable à tel ou tel palier déterminé. En bonne doctrine, il imprègne tout : message religieux, il est aussi principe d'organisation de l'État, armature des rapports du pouvoir avec les croyants, ou des croyants entre eux, code d'honneur des transactions commerciales, source d'inspiration ou d'interdits en art. Enfin, chaque croyant étant seul responsable et sans intermédiaire devant Dieu, cette situation lui dicte les règles de la vie de tous les jours, à travers les prières, césures imposées au temps quotidien, mais aussi par les attitudes à prendre devant la nourriture et la toilette ou encore par les gestes de l'amour.

Tout cela, dira-t-on, est la règle idéale, et il est bien vrai que la nécessité de vivre ou le désir de bien vivre l'emportent parfois, ici comme ailleurs, sur le devoir de vivre bien, en conformité avec la norme. Exemples célèbres : la pratique bancaire ou la figuration humaine et animale, que la stricte tradition est portée à considérer avec réserves, n'ont pas été, loin de là, négligées en pays d'Islam, à commencer par les Musulmans eux-mêmes, lesquels rivalisèrent, en ces domaines, avec les Juifs ou les Chrétiens. Il n'importe : l'impact de la religion sur une société qu'elle inspire ou façonne est sans doute ici plus profond, plus décisif qu'en bien des communautés humaines,

L'Islam et sa civilisation

On voit combien cerner l'Islam est difficile. Il peut être évidemment commode d'isoler un message religieux, celui-là même qui fut prêché par Muhammad et que nous lisons dans le Coran, et de le confronter, de l'opposer même, à l'Islam en tant que construction temporelle, tel qu'il est devenu au fil de l'histoire, par son inscription dans des sociétés forcément évolutives ou dans des sociétés nouvelles chaque fois gagnées à sa cause et chaque fois distinctes, spatialement ou culturellement. Mais une pareille coupure est factice, puisqu'aux yeux des croyants, il ne saurait précisément y avoir un domaine du temporel et un autre du spirituel, qu'en un mot l'Islam est insécable.

Laissons donc là nos catégories trop abstraites et prenons l'Islam comme le prennent les Musulmans eux-mêmes : comme un tout. Alors, nous entendrons sous ce terme non seulement le credo qui fut à l'origine du mouvement, mais l'ensemble des pays ou des peuples dont la civilisation, au cours des siècles, se trouva modelée, directement ou indirectement, par l'avènement de ce credo. Directement : par les conversions religieuses qu'il impose ou suscite, par les attitudes politiques qu'il dicte, par les formes architecturales qu'il inspire. Indirectement : par les conséquences qu'entraîne la constitution d'un grand empire, placé à une articulation essentielle des chemins de la terre, ouvert aux échanges du commerce et de l'esprit, et prenant par conséquent sa part du destin du monde.

L'Islam et sa civilisation, comme le suggère l'intitulé de ce livre, c'est un peu tout cela à la fois : non pas seulement ce que le monde musulman pense ou fait au

nom de l'islam, mais aussi la façon dont il vit, en raison des conditions nouvelles où l'islam le place.

Qu'il soit ainsi cause directe ou conjoncture, l'islam est finalement à saisir sous les multiples aspects de la civilisation, matérielle autant que spirituelle, de tous ceux qui se réclament ou se sont réclamés de lui. Et, si nous craignons qu'il ne s'égaré dans le tableau de sa propre immensité, qu'il n'y perde sa coloration particulière, fions-nous, sur ce point encore, à lui-même. Divers, ondoyant et même déchiré, il lui suffit, plus qu'à toute autre civilisation peut-être, pour récupérer d'un coup son unité, de se penser en bloc par rapport à autrui. Ces ch'rites et ces sunnites, par exemple, dont on a dit plus haut l'irréductible distinction en son sein, se connaissent sans doute pour tels. Mais au-delà de ces divergences, tous se savent, d'abord, Musulmans, unis sur un certain nombre de croyances et de principes, et, à ce titre, collectivement et indissociablement différents de tout ce qui n'est pas l'islam.

Ce qu'il est, précisément, entre autres choses, c'est cette affinité profonde, ce sentiment aussi tenace que diffus d'une unité si solidement ancrée dans les souvenirs, les sociétés et les paysages, qu'elle survit à tout : à l'usure des civilisations, aux convulsions politiques et même – comme aujourd'hui où les impératifs du progrès matériel disputent à la religion l'honneur de conduire les sociétés – à cet islam qui fonda la sienne et en fut le premier ciment.

Constantes d'une civilisation

Il est temps d'esquisser les grandes lignes de cette civilisation. Au reste se détachent-elles assez nettement : histoire, espace et culture nous parlent ici avec suffisamment de clarté.

Classicisme et modernisme

Mais d'abord, convenons que l'islam participe, avec d'autres, d'un type de civilisation qu'on pourrait qualifier de classique. Entendons par là que son brillant, son luxe sont plaqués sur un fond de massés en stagnation et souvent misérables, aliment naturel des épidémies, des disettes et des cataclysmes. Au-dessous de l'élite des armes, du rang ou de l'argent, tous les jours, besogneux et incertains, que Dieu fait dans la vie des hommes composent une fresque que nous connaissons malheureusement très peu, une histoire ignorée de l'histoire des écrivains, sauf lorsqu'elle y entre, à grands fracas de morts et de révoltes.

Ainsi la violence est-elle, ici comme ailleurs, le contrepoint obligé de la gloire : barbarie des humbles soulevés, campagnes, souks ou faubourgs en mal de messianisme et de justice sociale et, le sang appelant le sang, horreurs de la répression. Mais aussi barbarie du dehors, celle, précisément, du Barbare, toujours à l'affût de la civilisation : né, en tant qu'Empire, d'une irruption nomade – celle des Bédouins – sur le Croissant Fertile, l'islam stabilisé, l'islam classique deviendra à son tour, sous les Turcs et les Mongols, la proie de l'Asie centrale.

Ici comme ailleurs, l'époque moderne apportera des changements décisifs : au contact de l'Occident, mais avec un retard marqué par rapport à lui, dû aux circonstances historiques de l'époque coloniale, la civilisation de l'Islam contemporain, qui coïncide avec la mise en place des nations que nous connaissons, se voudra progrès : progrès matériel, et aussi progrès du plus grand nombre.

Histoire : dimensions et mobilité

Nous disions, en commençant, que cette histoire était immense. Prenons le Moyen Âge, et comparons : alors que tant d'États de l'Europe ne s'ébauchent que lentement, province après province, parfois canton après canton, ici s'étalent à nos yeux, taillés à grandes chevauchées, en quelques décennies, des Empires à l'échelle de l'univers : tel, d'abord, celui des Arabes umayyades, qui va de l'Indus à l'Atlantique. Telle, ensuite, cette mouvance mongole, qui ne recouvre au reste qu'une partie de l'Islam, et dont le quadrilatère s'étire selon deux diagonales courant des abords de la Baltique à l'Asie du Sud-Est, et de la Corée à l'Euphrate. Et que dire, plus près de nous, de l'imposante construction ottomane ?

Changement, ici encore, avec l'époque moderne, celle des nationalismes, des frontières jalouses et, en un sens, des repliements sur soi. Mais les grands souvenirs de l'histoire islamique continuent de hanter les pensées de ses fils : à preuve le thème de l'unité arabe et, pour l'Islam en son ensemble, la valeur émotionnelle et cohésive, toujours considérable, de ce rassemblement universel des croyants qu'est le Pèlerinage.

Immensité aux frontières, mobilité au dedans. Faut-il invoquer, avec certains, une fragilité des organisations humaines en climats subarides, ces climats où, pour l'essentiel, l'Islam s'est installé ? En tout cas, son histoire est pour ainsi dire en perpétuelle scintillation. L'archéologue en découvre aujourd'hui encore les traces, dans ces villes dont le passé, contrairement aux nôtres, se lit non pas à la verticale, par strates superposées, mais à l'horizontale, selon les établissements successifs où, dans le périmètre d'un même site, chacune d'elles s'est déplacée à plusieurs reprises, comme en quête et tout à la fois insatisfaite d'elle-même.

Espace : terres et mers

Un géographe arabe du Moyen Âge prit un jour le parti d'équilibrer sa description des terres d'Islam autour de deux déserts : d'Arabie et de Syrie, pour le groupe des provinces dites arabes, de Perse pour les autres. Ce faisant, et malgré ses insuffisances (le Sahara et la steppe d'Asie centrale, marginaux, n'entrent pas dans cette présentation d'ensemble), le tableau soulignait bien une des articulations essentielles de l'espace musulman.

Désert-obstacle, désert-refuge, mais aussi désert-transition : tout au long de la zone tropicale et tempérée chaude où il s'étire, l'Islam, peu favorisé sous

le rapport des climats, trop souvent et trop fortement contrastés, tient tout de même, avec ses solitudes de pierre ou de sable et avec les pays qui les bordent, une position exceptionnelle au croisement des routes du grand commerce mondial, une région vitale de voies de passage et d'isthmes.

De part et d'autre de ceux-ci, évidemment, les mers. L'Islam, avec des fortunes diverses, s'essaiera à leur possession. Plus heureux sur celles d'Orient, jusqu'à l'époque des Portugais, et plus heureux, pendant le Haut Moyen Âge, à l'occident qu'à l'orient de la Méditerranée, il verra finalement celle-ci lui échapper au profit de la Chrétienté : le sursaut ottoman ne sera que feu de paille.

De cette mer vitale, que l'avènement d'un Empire musulman avait rendue à sa vocation de rencontres et d'échanges, l'Islam tiendra toujours, certes, les rivages méridionaux. Mais il y sera rivé. Du coup, il suffira que l'Inde et l'Europe communiquent directement par les mers du Sud pour que l'Islam, ainsi tourné, soit plus ou moins frappé d'asphyxie, en attendant, bien sûr, que le canal de Suez réanime précisément le chemin des isthmes. En ces péripéties multiples, selon qu'il ouvre aux autres la Méditerranée ou que les autres la lui ferment, l'Islam n'a jamais pu dissocier totalement son destin de cette mer où, plus d'une fois, il l'a joué.

Espace : le poids des déserts

Les déserts ne sont pas seulement, avec ces mers qu'ils relayent et prolongent jusque dans les imaginations des hommes, des espaces privilégiés de transition. Il s'agit là d'une vocation en quelque sorte surimposée, qu'ils tiennent de leur situation sur la carte : vocation importante sans doute, mais qui n'est pas indispensable à leur définition. Car le désert, c'est, d'abord, le milieu naturel et humain que le mot désigne.

Pour de vastes portions de son territoire, l'Islam se présente bien comme un phénomène de pays plats, ou du moins sans obstacles majeurs : tout un contexte, précisément, depuis l'Irak jusqu'à la Tunisie, de pays steppiques ou arides, avec leurs prolongements ou leurs îles d'oasis, de plaines, de bassins fluviaux largement évadés. Et sans doute apparaîtrait-il, cet Islam, moins à l'aise, moins cohérent, moins sûr de lui, dans les pays escarpés, refuges de vieilles ethnies jalouses de leurs traditions et de leurs langages : Arménie ou Liban, par exemple. Ne poussons tout de même pas trop loin le schéma. Il serait, à tout prendre, valable surtout pour les premiers siècles de l'Islam et contredit aujourd'hui par des pays comme l'Afrique du Nord, l'Afghanistan ou le Cachemire, à l'Islam indéniablement vivace sous des visages différents.

Tout autre est la constante du paysage agraire auquel le désert impose sa marque, avec la présence éternelle du nomade, rôdant aux lisières des champs, uni aux sédentaires par les relations du besoin, de la protection, de l'échange ou du conflit. Même en dehors des grandes périodes de poussée nomade, les contours de la campagne cultivée n'ont pas cette netteté, ce dessin qu'on leur connaît ailleurs ; ici, le champ et la steppe sont en situation perpétuelle, l'un par rapport à l'autre, de flux et de reflux.

Ces fluctuations, précisément, ont toujours traduit, dans le passé, la recherche d'une situation d'équilibre aussi incertaine, en définitive, que l'était la condition même des deux partenaires. Quand elle n'aurait pas été vouée aux bouderies du climat, aux cataclysmes, aux déprédations guerrières et au fisc, la paysannerie sédentaire n'aurait pu faire, sur ses marges au moins, qu'elle ne subît les conséquences de la précarité de la vie au désert tout proche.

De nos jours encore, qui pourrait nier que le désert pèse lourd, en tant que facteur de sous-développement, dans l'économie des pays d'Islam ? Sans doute évoquera-t-on le pétrole. Mais l'appareil de sa richesse n'est pas plus intrinsèquement lié au désert que ne l'était, au Moyen Âge, sa fonction commerciale. Comme jadis, pour les besoins du trafic de piste, l'aménagement de relais, de citernes et d'oasis, aujourd'hui les richesses que l'or noir trame après lui, les villes qu'il tire du sol, les recherches hydrauliques que suscitent ces nouvelles installations humaines sont conquêtes sur le désert, caractères surimposés, cadeaux que ne méritait pas sa nature hostile : en tout cas, des points dans cette immensité de solitude et de misère, des taches qui, jusqu'à présent, ne remettent pas fondamentalement en cause le poids de ce désert, précisément, comme immensité.

Espace : des villes-relais

Espace du transit, de la course et de la rêverie, en un mot : de la mobilité, le désert est lieu où l'on passe, mais où l'on ne vit pas, ou peu. Le commerce y trace ses routes et la culture, parfois, s'en inspire, mais c'est ailleurs que tout se décide, s'entrepouse ou s'écrit.

Ailleurs, c'est-à-dire dans les villes. Née dans un des rares milieux urbains que connaisse l'Arabie, conçue dans le cadre de la cité, c'est dans la cité que la civilisation musulmane trouvera son expression essentielle. Héritier de vieilles traditions orientales et méditerranéennes, l'Islam relancera, réanimera de nombreux sites et créera, dans une sorte de fringale, une foule de villes qu'il signera de son nom à lui.

Toutes, à des titres divers, relais caravaniers, têtes de pont, entrepôts ou ports, seront liées au commerce, remarquablement placées, incitatrices, à leur tour, de production, de consommation et d'échanges, supports de la monnaie, de la politique, des lettres et des arts. N'eût-il créé que Le Caire et Bagdad, que ces deux noms suffiraient à la gloire de l'Islam. Et que dire de Fès, de Kairouan, de Baçra (Bassorah), nées à son ombre avec tant d'autres, que dire, aussi, de toutes celles qu'il reprit en charge pour en faire des capitales : Cordoue, Tunis, Damas, Bukhârâ, Samarqand, Delhi ?

Ainsi se dessinent les dominantes du paysage et de la carte de l'Islam. Dans le paysage, deux mondes, le nomade et le sédentaire, en situation d'équilibre plus ou moins stable, la ville, îlot et foyer du regroupement sédentaire, opposant sa masse, ses institutions, sa culture à la mobilité du désert. Sur la carte, d'immenses blancs, que contournent ou traversent les grandes veines des échanges, piquetées d'une infinité de points qui sont les relais des villes, et convergeant

vers les gros centres, vers les taches vertes et vitales des pays de vieille culture sédentaire, larges bandes vivrières du Croissant Fertile, oasis du Khurâsân ou de Sogdiane, vallées des montagnes, du Nil ou de l'Indus, plaines côtières d'Afrique du Nord.

Culture : encore la religion

Même en peu de mots, on ne saurait se dispenser de rappeler enfin, au nombre des constantes de la civilisation musulmane, cette religion de l'Islam qui lui a donné son impulsion première et qui en reste un des éléments de base, lui assurant des assises inchangées, au moins jusqu'à l'époque moderne.

Certes, pas plus qu'une autre, cette civilisation ne se passe de supports matériels et, pas plus qu'une autre, elle ne peut manquer d'être influencée par eux, jusqu'en ses structures les plus spécifiques, jusqu'en sa religion même. Mais si l'on admet la possibilité de pareilles incidences, encore faut-il souligner qu'elles paraissent moins décisives, moins profondes en Islam qu'en d'autres sociétés, que la culture, au sens où on l'entend aujourd'hui, offre ici, ramassée, regroupée autour de ce donjon qu'est la religion, d'extraordinaires capacités de résistance et même de riposte aux incitations venues du dessous et du dehors, entendez : des infrastructures d'une part, des cultures étrangères de l'autre. Sous des régimes sociaux et des cieux différents, l'Islam offre toujours une étonnante capacité à transporter à travers les espaces et les siècles quelques principes immuables à quoi il se définit et se reconnaît.

Pulsations : les quatre temps de l'Islam

Le moment est venu d'annoncer les grandes divisions de l'Islam, et donc de ce livre. Faisons-le, pour les besoins de la clarté, schématiquement et sans trop de nuances, quitte à corriger plus tard, au fil des pages, ce que le tableau présenté ici a d'abrupt.

Des origines, vers les années 610, jusqu'au milieu du VIII^e siècle, c'est une époque d'expansion, pendant laquelle l'Islam est la chose des Arabes. Au niveau de l'histoire mondiale, c'est l'Orient qui mène le jeu.

Ensuite, jusque vers 1050, l'Islam est spatialement stabilisé. Culturellement au contraire, il est en pleine ébullition, au contact de traditions étrangères. De très loin, c'est la Perse qui domine la période. Elle arrache aux Arabes la gestion du domaine musulman, leur conteste le monopole de la défense et illustration du credo, de la culture et du langage de l'Islam. L'Orient est encore maître des destinées du monde, mais déjà, au moins sur les mers, s'ébauche le réveil européen.

Du milieu du XI^e siècle aux années 1800, soit pendant près de huit siècles, l'Islam devient l'affaire des gens d'Asie centrale, Mongols et surtout Turcs. Nouvelle époque de mobilité musulmane, avec l'expansion des Ottomans en Europe, les progrès de l'Islam en Afrique, en Asie centrale, dans l'Inde et le monde

malais. Époque, aussi, de la confrontation avec un Occident de plus en plus entreprenant, maître des mers, et qui finit par stopper l'expansion ottomane.

Enfin, aux XIX^e et XX^e siècles, mieux connus, sans doute, du lecteur, nouvelle période de fermentation intérieure. Culturelle, d'abord, par le grand débat qui s'instaure entre l'Islam et le modernisme auquel il se trouve confronté. Politique ensuite, par l'avènement des indépendances, De nouveau, ce sont les Arabes qui apparaissent comme les champions, privilégiés sinon exclusifs, du monde musulman.

Durant la majeure partie de cette dernière époque, c'est de l'Occident que vient l'impulsion de l'histoire : par la conquête impérialiste, d'abord, mais, tout autant, par les incidences directes de celle-ci sur le réveil culturel et politique de l'Islam et sa réaction, justement, à cette conquête. D'où l'amorce, avec cette réaction, de changements décisifs : la situation de force qui prévaut, au moins pendant tout le XIX^e siècle, en faveur de l'Europe, est de plus en plus contestée, par la suite, surtout à partir de la seconde guerre mondiale, qui voit la libération, contre l'Occident, du monde de l'Islam jadis colonisé. Mais déjà tous deux, Occident et Islam, sont pris à leur tour dans un débat qui les dépasse, celui, peut-être, de notre XX^e siècle finissant : entre les nations riches, d'un côté, et les nations pauvres du Tiers Monde, de l'autre.

Cet Islam dont on va maintenant dire un peu plus en détail l'aventure doit être, c'est l'évidence, vu, décrit, compris de l'intérieur, et non pas comme une pièce plus ou moins rapportée de notre horizon d'Occidentaux. À ce propos et dans cet esprit, quelques précisions : l'histoire de l'Islam a ses débuts, son ère à elle (l'Hégire, exil du Prophète à Médine), ses dates, donc, qu'on ne saurait lui enlever. On les a, au moins pour le Moyen Âge, conservées côte à côte avec celles qui leur correspondent dans notre calendrier. Semblablement, l'Islam a ses noms, dont il n'est pas permis de déformer le visage au-delà du tolérable, même si on s'est décidé, comme c'est le cas, à reculer les limites de ce tolérable aussi loin que l'exige l'audience de la présente collection. Le système de transcription, évidemment imparfait, pour des raisons inverses, au regard des spécialistes et du grand public, s'est essayé du moins à conserver aux noms de l'histoire de l'Islam leur physionomie de base.

On tentera aussi, comme on l'a déjà laissé entrevoir, de saisir cette histoire globalement, et l'Islam comme un ensemble : un ensemble qui n'est finalement réductible à aucune de ses nations, à aucune de ses époques, si privilégiées soient-elles, mais un ensemble engagé à son tour dans un plus grand mouvement, celui du monde où il s'inscrit.

Mais avant d'entamer, par l'Arabie où elle naquit, cette histoire, l'auteur de ce livre ne peut pas ne pas évoquer celui qui devait la raconter et l'eût incontestablement mieux fait. Maurice Lombard avait sur l'Islam trop de vues immenses et fécondes pour qu'on ne tremble pas à accepter d'écrire, à sa place mais sans le remplacer, ce livre qui devait être le sien. Qu'au moins cet « Islam », dont l'illustration et, parfois, la documentation lui doivent tant et qui n'eût pas connu, sous sa plume, tant d'imperfections, rappelle fidèlement, avant que de s'ouvrir, sa mémoire.

LIVRE 1

LE SIÈCLE DES ARABES

(de Mahomet au milieu du VIII^e siècle)

CHAPITRE I

Le « berceau de l’Islam » : diversités et unité

L’Arabie saoudite du VII^e siècle, où va naître l’Islam, est une terre revêche, isolée, presque entièrement vouée au désert. L’obstination de ses habitants a réussi malgré tout à en faire la scène, la pièce essentielle d’un système de relations économiques internationales, intercontinentales à vrai dire : source vive de développements sociaux et culturels dont profitera la religion nouvelle que va prêcher Muhammad¹.

L’espace géographique

Les trois Arabies

L’Arabie est une île. Ce sont les Arabes eux-mêmes qui le disent. Qu’elle soit circonscrite par la mer, le désert, le fleuve ou la montagne, et sur tous ses côtés à la fois ou seulement sur quelques-uns, la *jazîra* se définit comme une terre coupée

1. Les mots arabes ont été transcrits de façon à dérouter le moins possible le lecteur. Dans toute la mesure du possible, on a conservé l’orthographe française courante : Bagdad, Irak. Le nom du Prophète de l’Islam est toutefois transcrit, à une exception près, Muhammad, la graphie Mahomet étant par trop infidèle : de même pour La Mekke.

Pour les autres mots, le système adopté est le suivant : dh = th anglais doux (*that*) ; th = th anglais dur (*thank*) ; kh = ch allemand (*ach*) ; s = s dur (ss français) ; gh = son voisin dur « parisien » grasseyé ; q = son k, mais prononcé avec l’arrière-gorge ; h = expiration sonore ou sourde ; ’ = explosions glottales propres à l’arabe, non transcrites à l’initiale ; î, â, û = voyelles longues (la graphie u transcrit le son français ou).

On n’a pas prévu de signe spécial pour les consonnes emphatiques (sauf pour le s emphatique, transcrit ç).

La traduction des versets du Coran s’inspire de celle de Régis BLACHÈRE.

des autres. Le vocabulaire local, appliqué à la péninsule Arabique, montre que ses habitants se savent possesseurs d'un subcontinent qui leur appartient en propre. Leur île est à eux, cette Jazîrat al-Arab, coupée de l'Asie et de l'Afrique par la mer, des vieux pays de la Mésopotamie et de la Méditerranée orientale par le désert hostile.

Unité donc, d'une terre conçue, sentie comme un refuge. Cependant il n'y a pas, géographiquement parlant, une Arabie, mais trois. À l'ouest, tout au long de la mer Rouge, se dresse le Hijâz, « barrière » montagneuse de roches primaires, métamorphiques ou volcaniques, relevées parfois jusqu'à 2 600 mètres. Au-delà de cet abrupt, le relief, dont croît la complexité, accuse davantage encore l'altitude : plus de 3 000 mètres. C'est notre seconde division, l'Arabie Heureuse, le pays du Sud ou, comme disent les Arabes, regardant l'est, de la droite : le Yémen. L'à-pic sur le golfe d'Aden se poursuit vers le nord-est, où l'océan Indien vient mourir au pied de crêtes et de plateaux de 1 000 à 2 000 mètres, dans les vastes régions du Hadramawt et de Zufar, et à plus de 3 000 mètres dans l'Omân et le Hajar.

Entre les branches perpendiculaires de ces Arabies montagneuses, prend place la troisième Arabie, celle du « plateau » : le Najd. La nature y porte au paroxysme les accumulations invraisemblables de dépôts sédimentaires ou sablonneux ; c'est une sorte de table géante basculant peu à peu vers la Syrie, l'Irak et le golfe Persique. Vers l'est, dominant le paysage, les 500 000 kilomètres carrés du pays « rouge » et « vide » (Dahnâ', Rab' al-Khâlî) : toute une France sous les sables. À l'ouest, des terres rocailleuses, coupées de buttes ou de crêtes, puis, plus au nord, encore le désert : à mi-chemin du golfe d'Aqaba et du Kuwayt, les 70 000 kilomètres carrés du Grand Nafûd. Partout, ainsi, des pays revêches, des zones arides, désertiques, à peine piquetées de quelques points d'eau avec leurs cadres d'oasis. Mais souvent, dans l'épaisseur fabuleuse – plusieurs kilomètres aux approches du golfe Persique – de ces sédiments ingrats, et comme à proportion de leur démentielle austérité, dorment quelques-unes des plus fantastiques réserves mondiales de l'or noir : cadeau bénéfique et dangereux, nous le verrons.

Les climats

Les reliefs, mais aussi les climats, fractionnent l'énorme Arabie. Si l'on s'en tient à la mappemonde, la péninsule, que le Cancer coupe en son milieu, juste entre La Mekke et Médine, appartient à la zone tropicale. Mais l'altitude et plus encore le désert réintroduisent des variations décisives. Au sud, plus humide, nébuleux, parfois neigeux sur ses plus hautes cimes, s'opposent le Hijâz, où les moiteurs se confinent à la côte, et surtout l'intérieur, de faciès steppique ou désertique, avec ses tempêtes violentes et folles, chargées de sable, si différentes des vents régulièrement poussés par la mer Rouge ou des moussons de l'océan Indien.

Prenons-y garde toutefois : une unité fondamentale demeure sous ces fortes différences. Ces deux caractéristiques des climats arides que sont la rareté des précipitations et l'écart des températures marquent toujours, à quelque degré, la péninsule en son ensemble. Si, géographiquement, l'Arabie est une île, climatiquement elle appartient bel et bien au désert. Sécheresse, d'abord et partout :

dans la majorité des cas, la moyenne des précipitations annuelles reste inférieure à 150 millimètres et, partout, la pluie est bénédiction : rompart avec des mois, parfois avec des années sans eau, une averse torrentielle tire brutalement du sol tout un parterre de fleurs sauvages. Puis se réinstalle la chaleur, forte dans la journée, écrasante l'été. Plus qu'elle toutefois, ce sont les écarts de température, entre la nuit et le jour, entre les saisons aussi, qui composent au pays son originalité la plus forte : ainsi la communauté s'établit dans le contraste. Si les températures ne peuvent finalement être qualifiées d'excessives, ce ne peut être, au moins pour toute la partie intérieure, que par le jeu d'une moyenne aléatoire, comprise entre des extrêmes sévères, aussi fugitive, au total, que le printemps et l'automne, dont la douceur ne connaît ici que quelques jours.

Fugitive aussi, l'eau. Sur une surface aussi grande que quatre fois la France, un seul fleuve, long à peine de 100 kilomètres, véritablement pérenne : encore est-ce au sud-est, dans la zone ouverte aux moussons. Ailleurs, où le bassin fluvial fermé est la règle, les rivières sont aussi éphémères que les fleurs. Les vallées (*wâdî*, pluriel *awdiya*), rarement gonflées par la poussée des eaux torrentielles, les laissent stagner en mares, quand elles ne se perdent pas dans les sables ou les alluvions déjà accumulées : une débauche suivie d'un gâchis. Le véritable salut de l'Arabie, ce sont les puits (*bi'r*, pluriel *âbâr*), tantôt profonds de plusieurs dizaines de mètres, tantôt réduits, sur le tracé des vallées ou dans les cônes de déjections notamment, à de simples excavations de deux à trois mètres, toujours réenvahies par les sables, toujours retrouvées par les Bédouins inlassables, jusqu'en plein cœur du Rab' al-Khâlî. Dans les zones les plus favorables, les puits permettent, par l'irrigation, une installation des cultures et de la vie sédentaire des oasis, avec leur plus belle parure : le palmier. Ailleurs, simples points d'eau comme les mares, ils participent, avec les orages, au maintien des formes élémentaires de l'existence au désert : buissons de tamaris et d'épineux, truffes ou graminées sauvages, toute une flore variée que hantent, à l'écart des hommes et des animaux domestiqués qui la traversent, et loin au-dessus des autres habitants du désert, ces trois seigneurs de la poésie arabe que sont le lion (disparu de nos jours, comme l'autruche), la gazelle et le vautour.

Les facteurs d'isolement : mers et déserts

Le désert fait plus qu'imprimer sa marque à l'Arabie. Il la coupe, on l'a dit, de la Mésopotamie et des pays de la Méditerranée orientale, la fermant du seul côté où la mer ne s'interpose pas entre elle et l'étranger. Aller du Sinaï aux bouches de l'Euphrate et du Tigre n'offre au voyageur de choix qu'entre les sables du Nafûd et un long cabotage où la mer chauffée à blanc lui oppose une suite de courants, de hauts-fonds et d'îles inhospitalières, bancs de sable, chicots de lave ou de sel, sans rien lui proposer, en guise d'abris et Aden mis à part, que des anses trop rares, mal protégées du large, inaccessibles de l'intérieur ou peu profondes, quand elles ne cumulent pas tous ces inconvénients. Du reste, tout comme le désert est fait de traîtrises, ouragans, soif, sables mouvants, semblablement la mer a ses tempêtes, ses « biles », comme le dit un géographe arabe,

et particulièrement cette mer Orientale qui englobe la mer Rouge, l'océan Indien et le golfe Persique et dont les itinéraires sont jalonnés de noms qui sonnent comme autant de cimetières de bateaux.

L'espace économique et social

La « civilisation du désert » : le chameau, l'herbe, la razzia

La majeure partie de la péninsule Arabique, le Sud sédentaire mis à part, se confond, on l'a vu, avec le désert, celui des espaces où courent les nomades, qu'on appelle ici Bédouins (de *bâdiya* : la steppe) ou, sous leur nom ethnique, Arabes (A'râb), cette dernière désignation s'étant élargie peu à peu à tous les habitants, nomades ou non, des plateaux intérieurs, puis à l'ensemble des populations de la péninsule.

Les raisons, sinon les réalités, de la vie au désert sont moins conformes à l'image que s'en fait le romantisme, qu'il s'agisse de celui de la poésie arabe ou du nôtre : l'installation des tentes, les courses collectives à dos de chameau, dans l'oscillation des palanquins où s'abritent les femmes, les campements perpétuellement abandonnés, où l'aède voit le meilleur symbole de la séparation des amants, toute cette atmosphère n'a guère pour principe, au-delà des transfigurations de l'art, que la perpétuelle compagnie de la faim. Car ce monde-là vit de peu, et la sobriété lui est vertu cardinale : le Bédouin ne connaît qu'une alimentation à base de crudités, de laitages, et la viande, sous la forme du mouton, du chameau ou du gibier, reste l'exception qu'on réserve aux grands jours de fête ou aux hôtes de passage.

Partout, survivre reste lié au mouvement et donc au moyen de ce mouvement : fondamentalement, le chameau, plus précisément le dromadaire à une bosse (fig. 1 p. 21). La bête aux noms multiples, qui disent le nombre de ses usages, est la providence du nomade : capable de couvrir des distances de 300 kilomètres en un seul jour et de porter des charges allant jusqu'à 300 et même 400 kilogrammes, le dromadaire arabe et surtout sa femelle (*nâqa*), exaltée sans relâche par la littérature, est synonyme de vie : elle donne au Bédouin le lait, la viande, la peau et la laine (*wabar*) dont on fait des vêtements, la bouse dont on se sert comme de combustible et enfin, dans les cas extrêmes, avec son urine, la boisson du dernier recours.

Tard venu dans l'histoire de la domestication, un millénaire environ après le chameau à deux bosses de l'Asie centrale, le dromadaire n'apparaît guère en Arabie, comme monture ou bête de bât, que vers une époque comprise entre les ^{xvi}e et ^{xiii}e siècles ayant notre ère. Mais son extraordinaire adaptation au milieu des zones arides ou désertiques lui a vite donné un rang éminent au sein de la faune domestique déjà en place : ovins et caprins pour l'alimentation et le vêtement, ânes et onagres pour le transport. C'est enfin le dromadaire qui a permis l'utilisation du cheval hors des régions montagneuses : car, en zone aride, l'animal



Fig. 1. Chameau et cavalier.
Stèle himyarite (Arabie du Sud).

noble, celui de la guerre et de la gloire, celui qu'on ne mange jamais, est tributaire de l'eau et du grain qu'on transporte pour lui. C'est un voyageur de luxe.

Et tous, à leur tour, solidairement, hommes, chameaux et autres bêtes, restent tributaires de « l'herbe qui fuit ». La recherche du pacage est la grande affaire : au mieux elle entraîne des déplacements réguliers, selon les saisons, les points d'eau, pérennes ou non, et les pâturages qu'ils déterminent : chaque groupe dispose d'une aire que lui fixe la coutume et à l'intérieur de laquelle il est en constant mouvement. Une vie à ce point liée aux bénédictions du ciel et à la mobilité suppose un équipement qu'on dirait « de campagne » : le bagage domes-

tique du Bédouin se réduit à un outillage rudimentaire où le seau et l'outre sont des pièces essentielles, à la tente de poil de chèvre, ombre l'été, abri l'hiver, et à un habillement inchangé – manteau et voile de tête – conçu pour une utilisation permanente, indépendante des circonstances et même des saisons.

Tel quel, le nomade subsiste, mais la nature lui conteste parfois jusqu'à ce droit élémentaire : si une variation du rythme saisonnier ou une aggravation de la sécheresse rompt le fragile équilibre entre le pasteur, le territoire où il se meut et les ressources qu'il en tire, la nécessité de survivre le jette alors sur le territoire du voisin. C'est la *razzia* (*ghazwa*), le coup de main limité, mené à dos de chameau, le cheval étant réservé pour la course finale ; sanctionné par la capture de bétail et de chameaux, et le plus souvent sans mort d'homme, le raid peut dégénérer, dans les cas les plus graves, en conflit ouvert, avec effusion de sang et rapt d'enfants et de femmes, vendus ensuite comme esclaves ou échangés contre rançon. Il faut en convenir : derrière la jactance des poètes ou l'honneur, hautement avancé, du groupe, *razzia* et guerre ne sont souvent que les formes marginales d'une économie tout entière fondée sur la précarité.

Dans ce système, le sédentaire installé aux oasis ou sur les marges du désert se définit comme un fournisseur, mi-contraint mi-consentant, de produits de première nécessité : grains, dattes, armes et vêtements avant tout. En échange de quoi le Bédouin lui assure sa protection contre les incursions des autres nomades et, tout autant, contre les désagréments que lui vaudrait une attitude récalcitrante. Le même contrat règle le passage des caravanes marchandes, que le Bédouin guide et escorte sur toute la traversée de son territoire. Pur et simple ou assorti d'un troc par lequel le nomade livre bétail, chameaux ou chevaux, l'échange d'un service (en l'occurrence la protection) contre certains produits de base est justiciable, en dernière analyse, des mêmes raisons que les raids sur le territoire voisin : toutes tiennent à l'impossibilité, même avec les moyens et les caractères appropriés, de vivre, au désert, en autarcie complète.

Ce système socio-économique requiert, comme un prolongement indispensable, l'existence de deux personnages, le sédentaire et le caravanier, que la situation géographique du nomade, autant que le système de valeurs auquel il se réfère, définissent pourtant, au départ, comme marginaux : inconcevable sans eux, la mobilité de la vie au désert postule le corollaire de la fixité des installations agricoles ou urbaines. Plus que d'un isolement, tout relatif, du Bédouin, mieux vaut parler d'un équilibre subtil dans le domaine des échanges, le nomade tenant la bride au cultivateur et au marchand, assez ferme pour obtenir d'eux ce qu'il désire, assez souple pour ne pas les éliminer de circuits économiques sans lesquels lui-même ne survivrait pas.

Le système de valeurs concourt, certes, au maintien de cet équilibre, le sédentaire trouvant, au fond, une de ses meilleures défenses dans sa compétence terrienne, objet d'horreur pour le Bédouin. Mais la raison dernière de la solidité de l'édifice doit être cherchée, globalement, dans le faisceau des relations qui constituent ledit système, en liant entre elles, au nom des nécessités, ses différentes pièces.

Le jeu qui s'établit est assez complexe pour que les ruptures d'équilibre ne soient pas rares, soit entre nomades, soit entre nomades et agriculteurs, soit entre nomades et marchands : alors, sans parler des luttes armées, on peut assister à ces bouleversements que sont la sédentarisation de Bédouins ou le retour de terres cultivées au désert. La même complexité fait concevoir que, sous peine de compromettre le système dans l'anarchie des initiatives individuelles, on ne saurait assurer l'équilibre souhaité que par la mise en place de groupements assez vastes : requise, en tout état de cause, par les difficultés de la vie au désert, l'association des hommes est nécessaire également au plan des relations que les sociétés extérieures à ce désert entretiennent avec lui.

La base de l'organisation arabe est ainsi, rurale ou citadine, la tribu.

Chefferies sans unité

Notre vocabulaire se prête mal à rendre la richesse des termes sous lesquels les Arabes désignent les associations des hommes : tribu, sous-tribu, clan ne sont, au mieux, que des approximations qui restent loin en deçà d'un état de choses extrêmement complexe, dont les modalités sont diversifiées à l'infini. Deux choses sont sûres : au plan culturel, le groupe de base – disons, avec les réserves signalées : la tribu – est celui qui rassemble tous les individus se réclamant d'un ancêtre commun, la taille de ce groupe étant, par définition, variable, qu'on l'envisage statiquement, par relation avec celle d'autres groupes, ou dans sa propre histoire, qui peut l'amener à s'absorber dans des groupes plus importants ou à éclater en groupes moindres. Au plan social, et quelque dimension qu'elle revête, la tribu a pour cellule de base la famille élargie qui réunit, sous l'autorité d'un même individu, l'ensemble de ses descendants mâles et de leurs familles. Fondé sur le double principe de la patrilinéarité et de la primogéniture, le groupe familial fonctionne aussi comme une entité économique, qui possède ses tentes, ses troupeaux, confiés à la garde des jeunes enfants, et aussi, faudrait-il ajouter, ses femmes, celles qu'il

reçoit ou celles qu'il donne pour constituer, avec d'autres familles, des relations d'alliance dictées par la tradition, les besoins économiques et les calculs politiques.

Dans ce système, qui privilégie l'ascendance mâle, le père est, pour chaque individu et aussi haut qu'on puisse remonter dans l'échelle des générations existantes, le personnage fondamental de référence. Mais il n'incarne pas seul l'autorité familiale : la coutume assure à son frère, l'oncle paternel, une place éminente dans la hiérarchie, particulièrement dans le cas où, plus âgé que le père, il a par conséquent, en vertu de la règle de primogéniture, le pas sur lui au sein de la famille élargie.

La femme, en revanche, qu'elle soit sœur, mère ou épouse, n'a d'autre importance que celle que lui confèrent sa place et son autorité morale au sein du groupe, sa fécondité aussi : en dehors de quoi, et notamment pour ce qui concerne les décisions du groupe, sa vie culturelle, son histoire, elle reste un personnage de seconde zone. Ce qui compte, fondamentalement, c'est la lignée, et la lignée des mâles : c'est à elle, et à elle seule, que sont rattachés la gloire, la race et même le nom du Bédouin.

L'intervention de la femme, en tant que moyen d'assurer une descendance ou de se procurer des alliances en dehors du groupe, doit apporter à ces principes miles le moins de perturbation possible, la féminité étant considérée, de ce point de vue, comme un mal nécessaire ou un obstacle à lever. Tantôt, on en limite les effets en se mariant, de façon préférentielle, avec la fille de l'oncle paternel, donc sans que l'épouse vienne briser le cercle de la famille agnatique. D'autres fois, on tourne à son avantage la présence des femmes dans la lignée : en s'enorgueillissant d'une double ascendance noble, par le père et par la mère, on n'entend pas tellement rendre à celle-ci ce qui lui est dû, que retrouver, au-delà de ce maillon de la parenté, soit à partir du grand-père maternel, une nouvelle lignée d'hommes, selon le principe bien compris que deux ascendances par les mâles valent mieux qu'une.

Enfin, c'est peut-être une mentalité de même ordre qui explique la présence, dans le vocabulaire arabe, d'un terme spécial pour désigner l'oncle maternel : moins que par des survivances d'un hypothétique matriarcat, dont on se demande comment elles pourraient se perpétuer, sans le moindre support, dans une société si furieusement partrilinéaire, sans doute faut-il expliquer le fait par le souci que l'on a de se donner une référence mâle au seul point de la chaîne des ascendances où, par le jeu des nécessités biologiques, l'intervention de l'élément féminin ne peut être évitée. Ici encore, donc, exigence d'une masculinité que l'on retrouvera du reste tout aussi bien si, renversant les points de vue, on se place du côté du groupe non plus d'accueil, mais d'origine de la mère : car, pour les mâles qui le constituent, le frère de la femme ainsi donnée à un autre groupe rappellera, au sein même de ce groupe, qu'à travers elle c'est une lignée de mâles qui s'allie à une autre lignée de mâles.

C'est l'association de familles de ce type, sous le souvenir invoqué de l'ancêtre commun, et, parfois, avec une appellation « totémique », qui crée la tribu. Placée sous l'autorité, essentiellement morale, d'un *sayyid* désigné par une sorte de *consensus omnium* où les chefs des grandes familles jouent évidemment un rôle prépondérant, la tribu n'accepte l'autorité de ce « vénérable » (*chaykh*) et celle

du conseil qui l'entoure, qu'autant que tous se conforment à ces deux codes fondamentaux que sont la coutume et la valeur. La coutume (*sunna*) dicte, d'abord, moins d'imposer que de suggérer les décisions à prendre, l'autorité et le prestige faisant le reste : déplacements, guerres, alliances ou festivités s'orchestrent ainsi, d'un commun accord, autour des grandes voix de la tribu, et le chef est écho tout autant que mentor de son peuple. Sa tâche devient difficile pour peu que la situation exige de nuancer ou même d'aller contre le sentiment commun, ou encore lorsque celui-ci se partage : en matière de droit pénal, par exemple, le *sayyid* devra opter entre l'application rigoureuse du talion et le paiement du prix du sang (*diya*), pratique qui peut bien, en s'étendant, limiter peu à peu les vendettas, mais n'en est pas moins considérée souvent comme le pis-aller d'une règle impérieuse de l'honneur.

C'est dire qu'en des circonstances délicates, le *sayyid*, démuné de moyens matériels pour l'exercice de son autorité, doit, pour l'asseoir, proposer à son groupe une image parfaite des valeurs où il se reconnaît. « Seuls réussissent, écrit R. Blachère, une certaine démagogie, une générosité pleine d'ostentation et aussi l'ascendant personnel, la prestance, le courage et l'énergie, la gravité et la pondération, la sagesse et la clairvoyance, enfin une forme de longanimité, le *hilm*, bizarre composé de grandeur d'âme et de subtile rouerie. »

Un groupe où l'organisation politique est à ce point réduite trouve sa cohésion moins dans les institutions que dans les sensibilités, et l'orgueil de clan (*açabiyya*) en est le meilleur ciment. C'est par lui, dans le sentiment d'une aventure commune et dans le souvenir des gloires partagées, que le groupe prend conscience de son originalité. C'est lui encore, assorti de nécessités socio-économiques, qui soude au clan ses satellites : alliés, voisins, clients, selon un statut où la protection va de pair avec une subordination plus ou moins voilée. Il n'est pas, enfin, jusqu'aux esclaves qui, une fois affranchis et devenus clients, ne soient invités à perpétuer l'honneur et le nom du groupe de leur ancien maître.

À lui seul, pourtant, le sentiment d'appartenance au clan ne pourrait suffire à rendre raison de sa cohésion. De fait, la *açabiyya* n'est que l'expression culturelle, en forme d'idéal de clan, d'une nécessité autrement plus forte, à savoir celle en vertu de quoi tout individu identifie, sans solution de rechange aucune, sa survie à son maintien dans le groupe. Dans un système où vivre et vivre en communauté sont à ce point synonymes, la tribu tire moins sa force de la cohésion de ses membres, que les membres ne tirent leur cohésion de l'existence de la tribu. Hors du groupe en effet, point de salut : sans lui, qui détient collectivement les terres de pacage, comment nourrir les troupeaux ? Comment, à soi seul, échanger ses produits, marier ses filles ? Et comment, coupé des autres, avoir accès aux puits ou aux lieux sacrés qui donnent les faveurs des dieux ? Le solitaire, ici, c'est le brigand, l'exclu ; mais un tel personnage, si évidemment en conflit avec le système tribal, reste rare, de même que restent passagères, à l'autre bout de la chaîne, non plus en deçà mais au-delà de la communauté de base, ces grandes confédérations de tribus où se diluerait, à la longue, le sentiment du groupe et qui ne durent, en effet, qu'autant que vit, à la tête d'une des tribus ainsi confédérées, un *sayyid* assez sage pour s'imposer, en dehors de sa communauté propre, ici encore moins comme chef que comme arbitre.

C'est donc le système de la tribu, né des conditions locales, qui seul permet au Bédouin de trouver les moyens et le cadre d'une existence : en évitant la dispersion des hommes soit en dehors de tout groupe, soit dans le désert de groupes trop vastes, la tribu leur fournit une sorte de cadre moyen, dans lequel ils devront concilier les manifestations de leur personnalité avec les exigences de la vie collective. Ce qu'on appelle l'individualisme bédouin, fait d'orgueil, d'honneur ombrageux et d'indiscipline correspond exactement à un jeu semblable d'attitudes par lesquelles le groupe affirme à son tour son autorité par rapport aux autres groupes. L'homme et son clan se reconnaissent ainsi l'un dans l'autre, ce qui explique la solidité de leurs liens réciproques. Mais on conçoit aussi qu'avec un tel système, qui fixe au niveau du clan et du clan seul le sentiment communautaire, l'Arabie apparaisse comme une mosaïque de peuples juxtaposés. De toutes les unités, c'est toujours l'unité politique qui lui a le plus manqué.

Au-delà des tribus : sanctuaires et marchés

La religion de l'Arabie ancienne est aussi éparpillée que son peuple. À base d'anémisme, elle soumet la vie des hommes à une foule de puissances, les djinns, qui les escortent, les tentent, inspirent leurs actes et leurs pensées. Parfois, le djinn reçoit une résidence : pierre, eau, arbre, animal, lieu-dit ou manifestation météorologique. Chaque tribu est ainsi dotée, en propre, de lieux ou de moments sacrés qui lui sont l'occasion de sacrifices, d'ablutions, de rites de divination et de magie. Parfois, pourtant, un sentiment plus exigeant se fait jour : la tribu se donne alors, au-dessus des djinns dont la fonction reste spécialisée, de véritables dieux, sortes de puissances nominales qui prennent d'autant plus de relief que monte l'étoile du groupe. Le modeste sanctuaire des origines peut devenir ainsi un point de rassemblement intertribal : le destin de La Mekke a sans doute commencé avec la fortune de son temple, lorsque les cultes primitifs, rendus à l'eau de la source Zemzem et à plusieurs pierres – dont la fameuse pierre noire – sont peu à peu devenus les supports matériels d'une religion à vocation plus large, intéressant quelques-unes des grandes divinités stellaires de l'Arabie.

Toutefois, si l'avènement de pareils dieux au faite de l'innombrable panthéon arabe – avènement sur lequel on reviendra plus loin – n'était lié qu'au poids politique de certaines tribus, on s'expliquerait mal, compte tenu de ce qui a été dit sur l'instabilité des confédérations, l'existence de grands sanctuaires. En fait, ce sont les nécessités économiques qui expliquent, sinon le choix des lieux de culte primitifs, du moins le développement de certains d'entre eux en forme de villes.

Socialement, la ville n'est qu'une tribu fixée : une agglomération comme La Mekke s'identifie au groupe des Quraych et ses différents quartiers, ses ravins notamment, aux clans qui le composent. Il arrive même que la ville accuse certains traits observés au désert : la fixité des installations domestiques, par exemple, accroît l'isolement de la femme, beaucoup moins libre que ne l'est la Bédouine : une situation comme celle de Khadīja, riche veuve devenue la première épouse du Prophète, est exceptionnelle, peut-être liée, précisément, au veuvage ; en outre, si la ville est gouvernée, en tant que tribu, par un conseil,

il ne semble pas que la règle soit ici de reconnaître le mérite exceptionnel d'un chef parmi d'autres : au propre, le gouvernement de la cité s'apparente à une oligarchie. Et pourtant, si la tribu reste l'armature sociale et la référence culturelle de base, la ville ne peut, en Arabie comme ailleurs, qu'apporter ses caractéristiques propres : en l'occurrence, une certaine individualisation de la propriété (fig. 2), immobilière notamment, et, au plan collectif, une définition nouvelle, territoriale cette fois, de la communauté. Surtout, la ville impose un mode d'activité propre, inconnue du désert : non plus l'échange limité, mais le commerce.

Pendant de longs siècles, une réelle prospérité a animé, le long des routes caravanières, les villes de la péninsule : celles de l'Arabie Heureuse, sans doute, mais aussi les oasis du désert, Khaybar, Taymâ', Najrân et tant d'autres, sans parler des foires, dont le souvenir s'est conservé dans la tradition littéraire arabe et qui, plus encore que les villes peut-être, ont permis les échanges de produits et d'idées entre Bédouins et sédentaires.

De toutes les régions, pourtant, c'est le Hijâz que sa situation destinait éminemment au commerce : c'est là, au carrefour privilégié des caravanes, que se développent Tâ'if, Yathrib (Médine), et surtout La Mekke, dont l'activité et l'ingéniosité des Quraych vont faire l'une des plus riches cités de la péninsule. Le génie de la ville fut de saisir que sa « situation » valait mieux que les inconvénients de son « site », que son sol aride, pressé par le désert, était cependant vital pour les relations commerciales de quatre groupes de pays donnés pour les plus fabuleusement vers le nord-ouest, les pays de la Méditerranée byzantine ; puis, plus à l'est, au débouché de la piste centrale du désert, Ctésiphon et la Mésopotamie sassanide ; enfin, bien plus près, les civilisations sédentaires du Yémen ouvert, par l'océan Indien, sur l'Inde et la Chine.

Sans marine, La Mekke a su mettre au point, avec les Bédouins d'abord, puis avec les États plus lointains ou leurs représentants locaux, un système admirablement organisé d'accueil et de transit des marchandises (carte 1) : l'or, l'ivoire et les esclaves d'Afrique, les épices et étoffes d'Extrême-Orient, venus par l'Arabie Heureuse qui y ajoute au passage ses aromates et ses encens, les tissus, armes, céréales et huiles du Bassin méditerranéen, défilent sans arrêt dans les entrepôts de l'aristocratie mékkoise, doublant parfois les capitaux investis dans la réception, le transport et le convoiement des marchandises, suscitant une forte circulation monétaire sur la base du denier d'or byzantin et de la drachme d'argent sassanide, créant, enfin, le nouveau type social du millionnaire de l'époque, marchand sans doute, mais aussi bien spéculateur et usurier.

On mesure, au modèle mékkois, la mise en jeu d'une évolution décisive pour l'avenir de l'Arabie : par ces carrefours, religieux et commerciaux, que

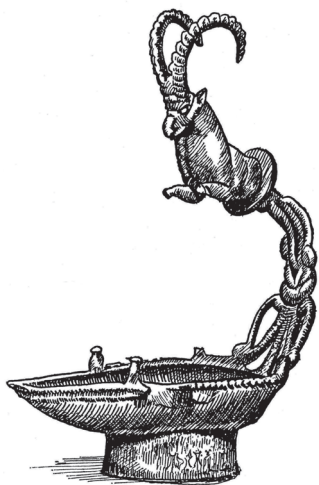
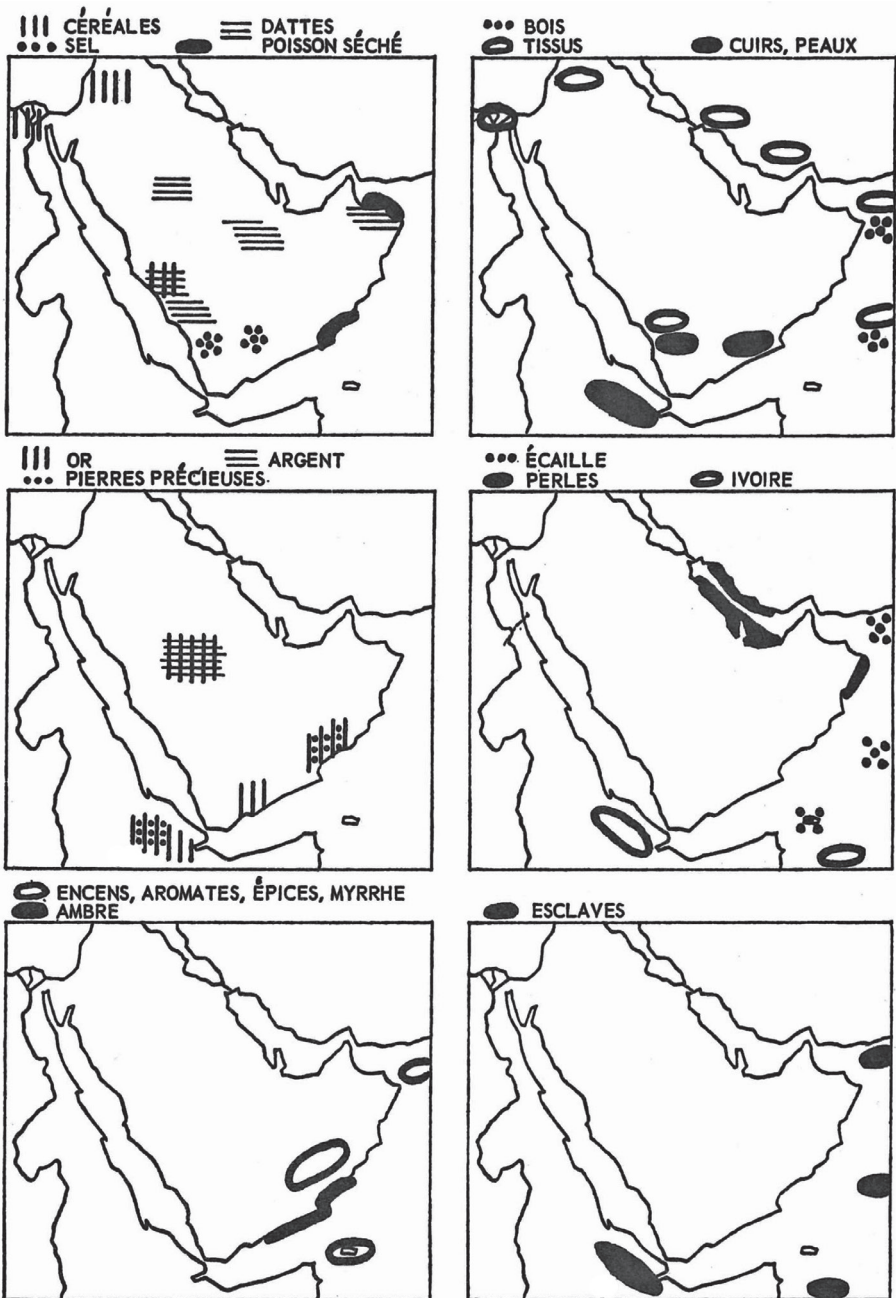


Fig. 2. Lampe de bronze en provenance de Chabwa (Arabie du Sud).



Carte 1. Les principaux postes du commerce de l'Arabie préislamique.

sont les villes, s'opèrent des regroupements et des échanges qui atténuent le cloisonnement tribal, davantage même : qui replacent l'ensemble arabe dans les circuits de l'économie internationale, faisant de ce bastion naturel de la solitude une pièce essentielle de la stratégie mercantile du temps. Mais de quel temps ? Si La Mekke illustre bien cette vérité, que l'histoire mondiale de l'Arabie passe par ses villes, cette vérité est malgré tout antérieure à la fortune de La Mekke elle-même, laquelle ne semble avoir pris véritablement son essor qu'au VI^e siècle de notre ère, et le rôle éminent qui est celui du Hijâz à la veille de l'Islam vient, simplement, de ce qu'il a su prendre, à l'instant opportun, le relais d'un mouvement interrompu ou du moins compromis.

L'unité culturelle

Constantes de l'histoire : le commerce

Ce rôle commercial, l'Arabie Heureuse le tint, avec des fortunes diverses, tout au long de l'histoire préislamique (carte 2 p. 30), qui ne nous est réellement connue – et encore ! – qu'à partir du premier millénaire avant notre ère, mais dont nous savons qu'elle fut précédée de deux événements majeurs : la domestication du dromadaire, déjà signalée, et l'invention, peut-être à l'aurore du II^e millénaire, de l'écriture alphabétique.

Après quoi, le I^{er} millénaire ouvre la période de ce qu'on appelle les royaumes d'Arabie du Sud, tous engagés dans des luttes d'autant plus confuses que leur chronologie, incertaine, est périodiquement remise en question : royaumes de Ma'în, de Qatabân, de Hadramawt et surtout de Saba, ce dernier auréolé de la légende de sa reine et qui sut, par un imposant système de barrages, transformer la région de Ma'rib en un paradis d'ombre continue dont l'étendue, au dire des Arabes, défiait un cavalier pendant plus d'un mois de marche. Ces royaumes assurent déjà les échanges commerciaux entre une foule de peuples : occupants successifs du Proche-Orient, Assyriens et Perses, Égyptiens et Grecs, par rapport auxquels les Arabes sont, au fil des époques, en état de sujétion ou de vassalité, de rébellion ou d'alliance, mais aussi marchands venus de l'Inde et Éthiopiens de ce royaume d'Axoum fondé, sur le sol africain, par les propres fils de l'Arabie du Sud.

Ce premier âge d'or du commerce arabe s'achève, vers le II^e siècle avant J.-C., sur les progrès de la navigation en mer Rouge, qui dérobe aux caravaniers une partie importante du trafic traditionnel, et sur les désordres qui secouent une fois de plus l'Arabie du Sud. Ils enfantent, dans la région de Saba, l'essor d'une nouvelle dynastie, qui, au IV^e siècle de notre ère, sera devenue maîtresse de l'ensemble de ces régions. Mais non sans peine : il lui aura fallu lutter, lutter sans cesse, contre les royaumes voisins, puis contre une puissante confédération animée par le Hadramawt, et enfin contre les premières incursions armées des Axoumites.

L'époque ainsi comprise entre le II^e siècle avant J.-C. et le IV^e siècle de notre ère est, pour l'essentiel, celle de la présence romaine en Orient. Si le commerce

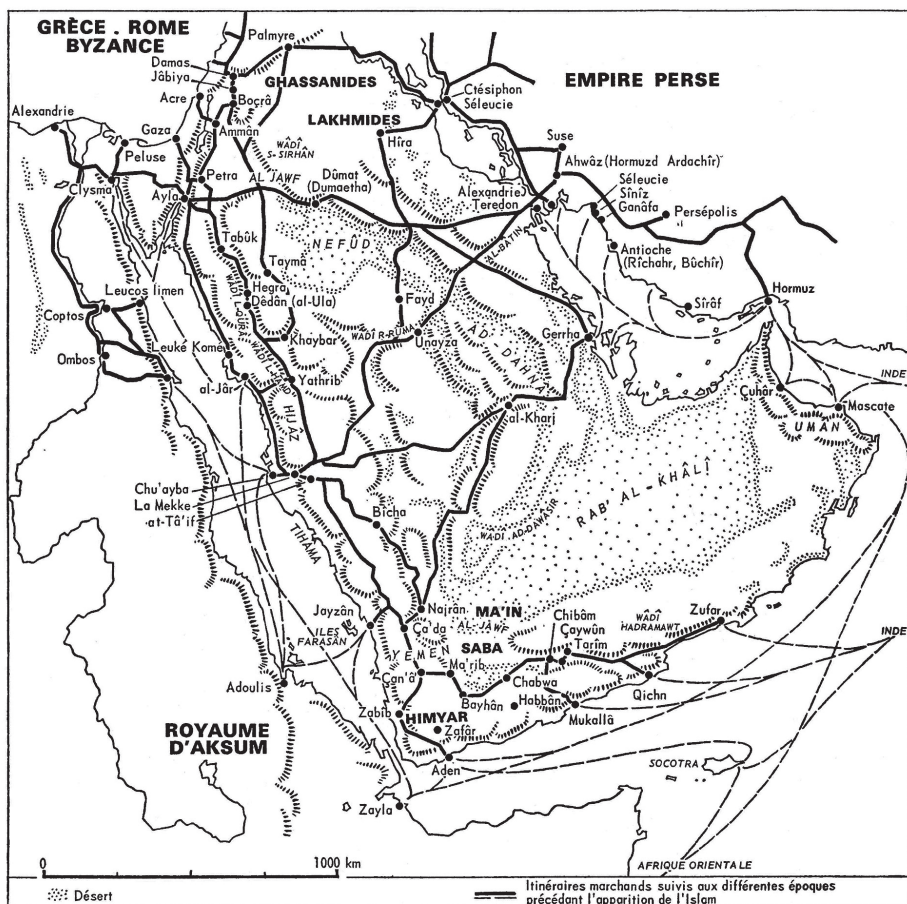
international conserve ses droits en Arabie, du moins n'est-ce plus, semble-t-il, avec la belle continuité d'autrefois : d'importants événements sont en train de donner un nouveau visage au monde arabe. Les grands empires à l'articulation desquels la péninsule se trouve placée tentent de s'assurer un contrôle effectif sur ce carrefour : d'où la campagne, au reste sans lendemain, des légions d'Aelius Gallus jusqu'au Yémen, en 24 avant J.-C, les entreprises sassanides au Nord et en Omân, sans oublier, on l'a vu, les raids éthiopiens, choc en retour des émigrations sud-arabes vers l'Afrique de la mer Rouge.

Conséquences décisives pour l'histoire de la péninsule : le souci que Rome manifeste, à défaut de conquête, de garder le *limes* arabe, tout comme les rivalités qui l'opposent à Ctésiphon confèrent aux débouchés des routes caravanières vers le nord une importance économique et politique de plus en plus grande. Les destinées de la péninsule basculent vers les cités-États ou métropoles de Pétra, de Boçrà et même de Palmyre, nouvelles charnières du commerce et nouveaux foyers de culture où les influences arabes entrent en contact avec les traditions étrangères, araméenne et hellénistique surtout.

Dès lors, les relations que l'Arabie entretient avec les peuples du Nord deviennent partie intégrante de son histoire, modelée non plus seulement aux événements de la péninsule elle-même, mais aussi aux impulsions venues de ses confins septentrionaux. On a coutume, pour expliquer le déclin du commerce traditionnel aux IV^e et V^e siècles, de mettre sur le même plan la décadence romaine et les incertitudes politiques de l'Arabie du Sud, et il est bien vrai que les premiers craquements des digues de Ma'rib sont les signes, plus encore que les causes, d'une décomposition intérieure qui, jointe peut-être à de nouvelles conditions climatiques, a provoqué un recul de la vie sédentaire. Mais on n'explique pas pourquoi, toutes choses empirant, aux VI^e et VII^e siècles, dans la même Arabie du Sud, on assiste alors à une nouvelle expansion commerciale, dont la prospérité mekkoïse est le symbole.

Car c'est un fait que cette prospérité coïncide avec la disparition définitive des pouvoirs autochtones en Arabie du Sud, l'occupation du Yémen par les troupes éthiopiennes, puis persanes, la rupture, enfin, des grands barrages. On dira, sans doute, que la prospérité commerciale se situe précisément alors hors de la zone des désordres, à cette Mekke qui n'a guère connu, si l'on en croit la légende, qu'un raid des Axoumites : et encore resta-t-il malchanceux. Mais si on lie ainsi l'essor de La Mekke uniquement à l'anarchie qui règne plus au sud, on n'explique pas pourquoi cet essor ne prend véritablement place qu'à dater de la fin du VI^e siècle, alors que le processus de la confusion yéménite est engagé, on l'a vu, à une époque largement antérieure. C'est qu'entre-temps, relayant Rome défaillante sur le marché des échanges, est apparue Byzance : non pas l'Empire, mais Constantinople elle-même, la ville de Justinien (527-565), capitale du monde et énorme importatrice de ces produits de luxe qui transitent par l'Arabie.

Le maintien d'une prospérité mekkoïse continue, une fois lancée, atteste que le commerce pris en charge par les Quraych est passé au travers des crises qui secouèrent le Proche-Orient à la mort de Justinien et notamment de la conquête, au début du VII^e siècle, de la Syrie et de l'Égypte par les Sassanides. On a ainsi la preuve que les marchands du Hijâz ont su s'adapter aux nouvelles conditions d'un contexte international qui est celui de la rivalité acharnée entre Byzance et Ctésiphon.



Carte 2. L'Arabie préislamique et les routes du commerce mondial.

Au sud, le Yémen vient de basculer dans l'orbite sassanide et son destin change de sens, pour un temps du moins. L'Éthiopie, qui l'a perdu, comme on a dit, au profit de la Perse, son ennemie, s'en détache et reporte plus au nord les voies d'écoulement de ses produits, notamment vers Byzance, son alliée. Les Sassanides ayant, par ailleurs, détourné à leur profit, vers le golfe Persique, une part du trafic maritime avec l'Inde, le Yémen, qui ajoutait traditionnellement à ses fonctions de producteur d'aromates celles d'un transitaire des produits d'Extrême-Orient, voit diminuer, sinon disparaître, la part de ce transit dans le volume de ses opérations commerciales. Même approvisionnée encore à un certain courant venu des Indes, c'est, fondamentalement, comme exportatrice de ses propres produits que l'Arabie du Sud se comporte désormais, vis-à-vis d'un Hijâz devenu la nouvelle plaque tournante du commerce.